

Éditorial

Le goût de la vérité

“Si Dieu m’offrait d’une main la vérité et de l’autre la recherche qui ne conclue jamais, c’est cette dernière que je choisirais.”

D’aucuns ont vu dans cet apologue de Lessing une expression de l’idéal de l’homme de culture. Elle traduirait la liberté de la pensée que ne retient aucun préjugé et dont la curiosité n’est brimée par aucun *a priori* ou aucun « dogmatisme ».

L’absence de contrainte et d’interdits pourrait être comprise comme une disponibilité optimale pour la recherche et la découverte d’une vérité. Mais ce n’est certainement pas ce que Lessing a entendu nous dire.

Nous sommes placés devant un choix que nous n’avons pas inventé nous-mêmes, mais qui nous est offert par Dieu. L’enjeu est grave, il porte sur le sens que notre réponse donnera à une question dont les termes sont fixés d’en-Haut. Il en va donc de notre destinée.

Or les termes du choix se définissent relativement l’un à l’autre. C’est ce qu’exprime la formule : recherche de la vérité.

La vérité est le but qui finalise la recherche. Notre esprit est comblé quand il a trouvé la vérité à laquelle il tend. Or ici les deux termes, dont l’un désigne la tendance et l’effort vers l’autre, sont disjoints et opposés, en vertu d’un jugement de valeur : la recherche est préférable à la vérité, et ceci d’autant plus qu’elle s’en passe. Il est possible que chez Lessing lui-même, représentant des *Lumières*, le refus de la Révélation et de la foi théologique soit à l’arrière-fond d’un tel jugement.

On remarquera qu’il n’est pas question de la recherche tout court, mais d’une recherche qualifiée : *une recherche qui ne conclue jamais*.

Le jugement présuppose que l’on sait déjà quelque chose de la vérité, puisque l’on sait qu’elle vaut moins que la recherche et qu’une fois découverte, elle décevra. Mais si l’on sait déjà que la vérité est « triste » ou insignifiante, à quoi bon se mettre en recherche ?

On devrait donc s’en tenir strictement à la *recherche qui ne conclue jamais*. Elle seule apporterait satisfaction, plaisir ou bonheur. Mais une telle recherche est-elle vraiment une recherche ? On répondra peut-être que la recherche est à ce point passionnante et exaltante, qu’il faut repousser le plus loin dans l’avenir la conclusion. Mais tel n’est pas le sens, puisque cette

conclusion – la vérité – a été exclue dès le principe. On pourrait peut-être mettre en avant le caractère stimulant d'une recherche qui requiert l'élaboration d'instruments logiques ou techniques complexes qui occupent l'intérêt au point de devenir à leur tour des fins. Ce qui signifierait que la recherche procède par étapes. Mais ici on ne peut pas parler de fins intermédiaires, car les étapes s'entendent par un but ultime ; or celui-ci n'existe pas, puisque par définition la recherche ne conclut pas.

Une recherche qui par principe *ne concluda jamais* est un contresens¹.

Faut-il alors entendre que la recherche *ne concluda jamais* parce que l'on ne veut pas conclure ? Serait-ce parce que l'on a peur de conclure et ceci parce que l'on sait déjà qu'elle sera trompeuse, mais l'erreur reconnue n'est pas objet de recherche. Ou encore, fait-elle peur à *cause de ses exigences*, que l'on refuse jusqu'à leur préférer l'incertain ou le vide ?

Telle pourrait être la raison de cette peur. L'esprit qui cherche à la condition de ne pas trouver, fait de lui-même le centre et la fin de toute chose. Il considère l'engagement à l'égard de la vérité comme une servitude et une aliénation. Il s'affirme dans la gratuité de ses actes, qui, pour être libres, sont délestés de tout motif éthique et de toute responsabilité.

On insistera peut-être en disant qu'il existe des objets de recherche insignifiants, comme le détail d'un fait contingent sans conséquences. Dans ce cas la recherche, fixée dès le départ sur son but, devient un exercice ou un jeu. Il est clair qu'il ne s'agit pas de cela. La vérité, telle que Dieu la présente à notre liberté, est la vérité comme telle dans toute sa généralité et son absoluité.

En réalité ce que propose l'apologue de Lessing avec ses contradictions, c'est une certaine conception de la culture, qui a fortement marqué la culture libérale qui est encore en grande partie la culture actuelle et que nous pouvons désigner par le terme d'*esthétisme*. La vie spirituelle et intellectuelle est fin en elle-même, elle trouve en soi sa raison d'être et sa complaisance. Son trait dominant est d'être désengagée. Derrière cela agit une forte motivation et justification individualiste ; le sens de la responsabilité sociale est réduite au

1. « La cause finale est une fin, et d'une nature telle qu'elle n'est pas en vue d'autre chose, mais c'est en vue d'elle que les autres choses sont ; de sorte que, s'il existe un terme final, il n'y aura pas de progression à l'infini, et, s'il n'existe pas, il n'y aura pas de cause finale. Mais ceux qui posent une série infinie ne s'aperçoivent pas qu'ils ruinent la notion même du Bien. Et pourtant personne ne consentirait à rien entreprendre, s'il ne devait pas arriver à un terme. L'intelligence serait absente de telles actions. C'est toujours, en effet, en vue de quelque chose, qu'agit l'homme, du moins l'homme raisonnable, et cette chose est une limite, car la fin est une limite. » ARISTOTE, *Métaphysique*, α, 2, 994b 10-15.

minimum. L'homme de culture, en déployant des richesses de virtuosité conceptuelle ou verbale, se réalise lui-même comme une œuvre d'art. Ses activités sont gratuites en ce qu'elles contribuent à cette auto-édification, qui n'obéit qu'à elle-même, sans s'embarrasser des règles de la morale.

Une telle attitude est la composante d'une crise plus large de la raison, et plus particulièrement de la philosophie en de larges secteurs. Celle-ci s'est elle-même présentée comme *pensée post-métaphysique*.

La raison n'a d'autre horizon que celui du phénomène et de l'éphémère. En vérité, elle est une raison orpheline, à laquelle a été arraché son objet propre qui est l'être et sa vérité. Elle est condamnée à déployer son activité comme un jeu dans le vain miroitement des apparences. Comme derrière celles-ci, elle tient qu'il y a ou rien ou l'inaccessible, elle a perdu toute dimension contemplative : plus d'émerveillement devant le mystère.

On ne voit plus ce que vérité veut dire. Il y a là une dérive préoccupante. L'encyclique *Fides et ratio* de Jean-Paul II (1998), après avoir diagnostiqué la crise d'une raison philosophique ayant perdu la confiance en soi-même, affirme avec force la nécessité d'une « philosophie de portée *authentiquement métaphysique*, c'est-à-dire apte à transcender les données empiriques pour parvenir, dans la recherche de la vérité, à quelque chose d'absolu, d'ultime et de fondateur ».

Savoir « accomplir le passage, aussi nécessaire qu'urgent, du *phénomène* au *fondement* » est le grand défi qui se présente à nous.

« Partout où l'homme constate un appel à l'absolu et à la transcendance, il lui est donné d'entrevoir la dimension métaphysique du réel : dans le vrai, dans le beau, dans les valeurs morales, dans la personne d'autrui, dans l'être même, en Dieu. » (n° 83)

Cet appel se fait entendre au cœur de chacun. Pour beaucoup il est recouvert par le tintamarre des choses insignifiantes.

Notre esprit aspire de tout lui-même à connaître la vérité : dans cet élan qui jaillit de ses profondeurs, il découvre les racines transcendantes de son identité.

Dans ce sens, nous pouvons comprendre ce qu'écrit saint Thomas : « Tous les êtres connaissant connaissent implicitement Dieu en tout objet connu. Comme en effet rien n'a raison de désirable si ce n'est par sa similitude à la bonté première, ainsi rien n'est objet de connaissance si ce n'est par sa similitude à la première vérité. » (*De Veritate*, q. XXII, a. 2, ad 1)

La quatrième des voies par lesquelles notre intelligence, considérant les aspects les plus généraux de la réalité telle qu'elle se présente d'abord à son regard, est conduite à affirmer l'existence de Dieu, nous donne l'explicitation de cette citation.

Nous sommes invités à nous arrêter à cette donnée première que constituent les degrés de perfection. « Nous rencontrons dans la réalité des êtres plus ou moins bons, vrais, nobles. Le plus et le moins s'entendent selon la proximité à ce qui est suprême dans un ordre déterminé. [...] Il existe ainsi un suprêmement vrai, un optimal, une noblesse la plus haute, et, par conséquent, un être au sens suprême (*maxime ens*). [...] Or ce qui est suprême dans un genre donné est la cause de toutes les réalités qui appartiennent à ce genre. [...] Il existe donc un être (*aliquid*) qui pour tous les êtres est cause de leur être (*esse*), de leur bonté et de toute perfection; et cette suprême réalité, nous l'appelons Dieu (*et hoc dicimus Deum*). » (*Sum. Theol.*, I, q. 2, a. 3 c)

Comment une intelligence devenue le jouet des apparences est-elle prête à entendre et comprendre ces paroles fortes: *La vérité vous fera libres* (cf. Jn 8,22), *Je suis le chemin, la vérité et la vie* (Jn 14,6)?

C'est certainement une des tâches de la *nouvelle évangélisation* à laquelle nous sommes convoqués dans l'*année de la foi* qui s'ouvrira cet automne, que de préparer la voie à la Parole de Dieu, en libérant l'esprit des entraves culturelles qui l'aliènent de lui-même et le rendent sourd à un message qui vient au-devant de son aspiration native à la vraie liberté et au bonheur. Il faut aider des intelligences déshabituées de la vérité à retrouver le goût des certitudes premières.